

アングロマニーの一断面

西浦 麻美子*

Un autre aspect de l'Anglomanie

NISHIURA Mamiko

abstract

18世紀末フランスにおけるアングロマニー（イギリス心酔）の実態を、貴族の回想録や書簡、同時代の記述をもとに明らかにした。1775年にアメリカ独立戦争が勃発すると、フランスは植民地の独立を支援する立場からイギリスと対立した。この時「アメリカ熱」がそれまでのアングロマニーに取って代わる勢いを見せ、さらにアングロフォビー（イギリス嫌い）の気運が高まった。イギリス人の仕草や服装を真似たイギリスかぶれの貴族の若者たちは、率先してあこがれの国を敵にまわした戦争に乗り出しており、この事実は、一見アングロマニーの消滅を物語っているかのように見える。しかしそこには、敵を敬いつつも、アメリカの独立を願う気持ち、イギリスを模範として称えつつも、フランスの制海権を取り戻そうとする気持ち、さらには自らの武勲を望む気持ちが入り交じっていたことが指摘でき、戦争による敵対関係が必ずしも彼らのアングロマニーを妨げていなかったことがわかる。またこの時期の「アメリカ熱」は、「自由」という共通する記号によってアングロマニーと結びついており、戦後、結果的にアングロマニーが勢いを増して復活したことからも、「アメリカ熱」はアングロマニーのもうひとつの形であったといえる。

キーワード：フランス、18世紀、アングロマニー、アングロフォビー、アメリカ独立戦争

Introduction

On a souvent l'impression que l'anglomanie en France s'est développée de plus en plus tout au long de la seconde moitié du XVIII^e siècle, mais en réalité il y a une période de crise dans son histoire.

Josephine Grieder, auteur de *l'Anglomania in France 1740-1789* (1985), explique le développement de l'anglomanie en la divisant en trois phases ; celles de l'affectation, de l'imitation, et de l'adaptation. Et elle trouve entre ces deux dernières phases une brève période de défaveur de l'anglomanie, où se trouvent l'admiration pour l'Amérique et l'antipathie pour l'Angleterre.¹ C'est l'époque de la guerre de l'Indépendance américaine (1775-1783).

Dans cette guerre anglo-américaine, la France s'opposait à l'Angleterre pour soutenir l'indépendance des colonies. Après l'alliance franco-américaine de février 1778, la communication entre Douvres et Calais devenait difficile. Le duc de Croÿ écrit en avril de cette année que tous les passagers et les paquebots sont arrêtés des deux côtés.² Cette situation hostile empêchait les anglomanes de traverser la Manche. C'est après la guerre qu'ils purent voyager en grand nombre dans cette île voisine.

Alors, pendant ces années difficiles, comment les anglomanes vivaient-ils? Gardaient-ils toujours leur

Keyword : France, 18th century, Anglomania, Anglophobia, the American War of Independence

*平成12年度生 比較社会文化学専攻

fidélité à l'Angleterre?

Josephine Grieder soutient qu'ils insistaient constamment sur la supériorité anglaise.³ Frances Acomb n'oublie pas d'ajouter ces mots "sauf les anglophiles les plus ardents" quand il explique que l'anglophobie était le sentiment national au temps de la guerre.⁴ C.H.Lockitt trouve la relation des deux pays hostile politiquement mais amicale socialement en citant une lettre de Walpole qui écrit qu'en 1778, malgré la guerre, ni l'un ni l'autre ne la remarquent bien.⁵

Mais, par ailleurs, c'étaient aussi les jeunes nobles qui étaient les partisans les plus zélés des colonies américaines et qui se lançaient volontiers dans cette guerre. Si les élégants à la mode étaient toujours anglomanes, comment leur anglomanie était-elle conciliable avec les hostilités contre le pays qu'ils adoraient?

Cette étude va expliquer cette contradiction en analysant plusieurs sentiments hostiles à l'Angleterre pendant la guerre, c'est-à-dire, l'anglophobie et l'américanophilie.

1. L'américanophilie et le déclin de l'anglomanie

En 1778, quand la France a commencé à aider officiellement les colonies, Robinet a remarqué que l'anglomanie n'était plus aussi à la mode qu'elle avait été quelques années avant.⁶ Il explique que c'est parce que le jugement antérieur a diminué par la vue de près des Anglais depuis qu'on s'était mis à voyager en Angleterre.

Son analyse semble logique, mais avec son opinion, on ne peut pas expliquer la reprise de l'anglomanie après la guerre. Le déclin provisoire de l'anglomanie pourrait être expliquée plutôt par l'exaltation pour l'Amérique.

Madame Campan se souvient qu'au début du règne de Louis XVI (1774-1792) "la société était uniquement occupée de la guerre des Anglo-Américains."⁷ En 1777, selon la *Correspondance secrète*, la nation ne rêvait et ne parlait que guerre.⁸ Benjamin Franklin, qui débarqua en France pour demander le soutien à ses camarades insurgés, fut chaleureusement accueilli.⁹ Les *Annales* de Linguet annoncent successivement que les Américains sont devenus des héros (1778), que les opérations font palpiter les novellistes (1779), et que les vertus des Philadelphiens sont dans toutes les bouches (1780).¹⁰ La Fayette et les officiers qui revenaient des batailles coloniales, enivraient le peuple des victoires et de la liberté républicaine. Caillot écrit sur cette époque que la guerre était un sujet inépuisable de discussions dans les salons et que presque tous défendait chaleureusement la cause des insurgés.¹¹

Il est plus naturel de penser que l'anglomanie a été provisoirement remplacée par l'américanophilie, parce que, la guerre finie, plusieurs contemporains ont remarqué que l'anglomanie était revenue en force.

En 1782, Peyssonnel qui n'était pas venu à Paris depuis quinze ans a cru arriver à Londres en entrant à Paris.¹² Ségur aussi retrouvait "les modes anglaises plus en vogue à Paris que jamais"¹³ après la guerre. Il était surprenant pour Dutans que la défaite anglaise ne fasse pas perdre l'estime pour les Anglais qu'au contraire, elle l'ait augmentée.¹⁴

On ne parlait plus, dès sa fin, de la guerre d'Amérique, qui avait tellement échauffé les têtes des Parisiens. Quand le duc de Croÿ s'est enquis de détails en juillet 1783 auprès des officiers qui revenaient des Etats-Unis, cela était déjà mal vu par eux. Il a su que "la grande affaire d'Amérique vieillissait déjà." En même temps, il a retrouvé les bonnes relations avec l'Angleterre. Il écrit que les deux nations s'aimaient à la folie et qu'il n'y avait plus ni haine, ni rivalité.¹⁵

Comme il le mentionne ici, on éprouvait de la haine et de la rivalité contre ce voisin. Dans les guerres précédentes (1756-63), la France avait été complètement battue par l'Angleterre. Celle-ci avait enlevé des colonies en Amérique et aux Indes à celle-là, qui avait bu la coupe jusqu'à la lie. La reprise de l'anglomanie

en 1783 s'explique en pensant que la victoire, qui a effacé son humiliation et sa rancœur, a permis maintenant d'être bien avec ses anciens ennemis.

Le ressentiment devait être cependant profondément enraciné et il se prolongeait chez plusieurs personnes même quand on recommençait à se passionner pour la mode anglaise. En 1782, un an avant le traité de paix, le fait que l'anglomanie dominait déjà Paris contrariait Peyssonnel. Il est irrité en regardant le peuple souffrir patiemment "que ses propres Concitoyens se montrent à lui dans le costume de ses plus irréconciliables ennemis." Il prétend qu'il est prématuré de prendre les mœurs du rival et que ce n'est qu'après des victoires décisives qu'il sera permis aux Français de se conduire comme un Anglais.¹⁶

Il y avait de l'anglophobie au fond de l'américanophilie qui avait causé le déclin provisoire de l'anglomanie. Felix Rocquain fait remarquer que l'engagement de la France dans la guerre était l'effet de l'hostilité nationale contre l'Angleterre plutôt que celui de la sympathie pour les insurgents.¹⁷ La révolte des colonies américaines a donné une belle occasion à l'anglophobie qui était cultivée dans la rivalité traditionnelle.

2. L'anglophobie

Avant de regarder l'anglophobie attisée par la guerre, nous allons parcourir celle qui restait constamment parmi les Français.

L'exemple le plus connu est le sentiment royal. On sait que Louis XV a décoché une parole mordante au duc de Lauraguais, anglomane à la mode. Quand celui-ci a dit qu'il était allé en Angleterre pour y apprendre à penser, le monarque lui a répondu "à panser des chevaux ?" Cette anecdote était répétée par tous les pamphlets et transmise à toutes les cours d'Europe.¹⁸

Au temps de Louis XVI, la situation était la même. Quand le duc de Lauzun, anglomane aussi, dénigrait les manières françaises en revenant de Londres, le roi lui a dit froidement ; "quand on aimait tant les Anglois, on devait aller s'établir parmi eux, et les servir."¹⁹ Et d'ailleurs, quand un autre anglomane, le marquis de Conflans, qui s'habillait à la mode anglaise, a sollicité le cordon bleu, Louis XVI a refusé de le lui accorder et lui a dit en faisant une allusion venimeuse à son costume simple ; "Il faut convenir, Conflans, que le cordon bleu te serait nécessaire, car tu ressembles à un serrurier."²⁰

A propos de la participation à la guerre, Louis XVI, par son caractère hésitant, s'y était opposé personnellement, mais après la décision il se montra ferme avec cet ennemi. Métra annonce qu'en 1778, le roi d'Angleterre a écrit une lettre affectueuse au monarque français pour lui demander de ne pas rompre les relations diplomatiques et que celui-ci a rejeté cette proposition en disant qu'il ne peut rien changer à moins que l'Angleterre ne restitue à la France tout ce qu'elle lui a enlevé dans les dernières guerres.²¹

D'après Soulavie, cette anglophobie royale était héréditaire. La rivalité depuis des siècles donnait les tons de mépris et la haine contre cette puissance insulaire.²²

Ian Buruma fait remarquer que l'anglophobie a toujours été plus commune en France que l'anglomanie ou l'américanophilie occasionnelles. Et il explique deux sortes d'anglophobie ; celle qui prétend que la France est supérieure à l'Angleterre, et celle qui soutient que l'Angleterre n'est le pays ni de la liberté ni de l'égalité.²³

De plus, il y a beaucoup de critiques de l'excès de la mode anglaise. Comme la plupart de celles-ci sont dirigées contre le snobisme et les manières superficielles des anglomanes, il n'est pas juste de les compter comme exemples de l'anglophobie. Mais, parmi celles-ci aussi, on peut trouver l'antipathie non contre les anglomanes mais contre les Anglais eux-mêmes.

Dans le *Petit dictionnaire* (1788), l'explication de Clément pour "l'Anglois" est remplie de venin. "Il est bien temps que nous cessions d'imiter les Anglois, peuple farouche et dur, peuple ennemi du trône, plus

troublé que les flots dont la mer l'environne, avide de révolte et de sédition, il ne semble aspirer qu'à sa destruction.²⁴

C'est sur ces bases que la guerre a fait éclater l'anglophobie extrême, surtout en 1777 et 1778.

La plupart des Français considéraient la guerre d'Amérique comme "le simple châtement de l'orgueil Anglois"²⁵ ou "l'occasion la plus heureuse d'humilier l'orgueil de l'Angleterre et d'affaiblir sa puissance."²⁶

Selon la *Correspondance secrète*, la nation française voulait que ses frégates aillent attaquer les Anglais.²⁷ Linguet trouvait que "le vœu commun de presque tous les Français est de voir l'Angleterre humiliée."²⁸

Les vers intitulés "Aux Insurgens" (1778) témoignent d'un bellicisme incomparable.

Bravo, Messieurs les Insurgens,

[...]

Après des exploits éclatans,

Il faudroit un jour, pour bien faire,

Envoyer danser vos enfans

Sur les débris de l'Angleterre.

Apprenez bien aux nations,

Qu'il en est une qui méprise

Les despotes pales et blonds,

Respirant le feu des charbons

Et les brouillards de la Tamise.²⁹

D'une part l'Anglais est décrit comme l'ennemi à vaincre et le tyran à mépriser, d'autre part on a eu un malin plaisir à le représenter minable en ridiculisant sa défaite. Bachaumont cite une caricature intitulée "*L'Anglois de retour de Philadelphie, et la marchande Angloise réduite au produit de l'exportation de ses marchandises en Amérique*" dont les figures pauvres plaisaient aux Parisiens.³⁰

Quand on pense au fait que l'anglophobie s'était déjà établie depuis des siècles chez les Français, et qu'on guettait l'occasion de se venger des Anglais, on pourrait dire que la guerre était le résultat de la haine et de l'hostilité contre l'Angleterre.

Cependant, il ne faut pas oublier que dans cette anglophobie se mêlait la "jalousie de commerce et de système colonial et maritime."³¹ Selon Soulavie, ce que les Français voulaient dans cette guerre était l'effacement de l'ignominie des dernières guerres et la puissance future de la marine française qui allait anéantir la marine anglaise.³² On enviait la prospérité de son rival. Le but principal de cette guerre était la réhabilitation de la France. C'était surtout pour son propre intérêt que la France était intervenue dans la guerre anglo-américaine.

Alors, on pourrait plutôt penser que le désir de justifier la guerre avait besoin de fortifier l'anglophobie. De ce point de vue, l'attitude des anglophobes sera explicable. Chez eux coexistaient, sans contradiction, le bellicisme et l'anglophilie.

3. La position ambiguë des anglophiles

En 1778, pendant que la guerre semble mettre toute la nation en effervescence, Métra remarque quand même l'existence des opposants qui parient qu'ils ne feront point la guerre, et que les deux monarques s'entendent encore.³³

Plusieurs lettres de la marquise du Deffand à Walpole montrent qu'elle ne voulut jamais croire à l'engagement des hostilités.³⁴ En 1775, elle dément obstinément la possibilité de la guerre. Un an après, son

inquiétude se renforce. Elle prétend que ce sera par des malentendus si par impossible la guerre arrive. Enfin dans une lettre de 1778, elle écrit qu'on "croit alternativement la paix ou la guerre : les militaires la désirent, les citoyens la craignent."

Selon elle, le sentiment du peuple était différent de celui de la classe militaire. En réalité, les partisans les plus ardents des insurgents se trouvaient à Paris parmi les militaires et les nobles.³⁵ C'était les piliers de l'aristocratie française qui soutenaient passionnément la démocratie du nouveau monde.

Cette contradiction se fait remarquer comme le présage de la Révolution française. Soulavie croyait que cette jeune noblesse française allait à Philadelphie pour apprendre l'art de révolutionner les monarchies et les métamorphoser en états républicains.³⁶ Il cite par exemple les noms tels que La Fayette, d'Estaing, Rochambeau, Lauzun, Noailles, etc.

Une autre contradiction, c'est que ces jeunes nobles de Paris étaient à la tête de l'anglomanie. Le duc de Lauzun était connu comme un pivot des anglomanes. Il voyageait souvent en Angleterre et se passionnait pour les courses de chevaux. Le vicomte de Noailles était aussi un des anglomanes qui "affectaient l'accent anglais en parlant français et étudiaient, pour les adopter, les façons gauches, la manière de marcher, toutes les apparences extérieures d'un Anglais."³⁷ Les élégants anglomanes étaient partis volontairement pour la guerre contre le pays de leurs rêves. Est-il possible de penser que la guerre a excité l'anglophobie latente chez eux?

En 1777, l'abbé Morellet rassure son ami anglais en disant que "tout le monde n'est pas si anti-Breton." Il prétend que la plupart des Français souhaite la prospérité anglaise en même temps que la liberté américaine. Selon lui, les partisans de la guerre n'étaient pas toujours anglophobes.³⁸

Alors, quel motif a poussé les anglophiles à la guerre? Frances Acomb fait remarquer que c'était par le désir d'avoir la maîtrise des mers mais non par le libéralisme qu'ils devenaient interventionnistes.³⁹ Ces sentiments s'expliquent par les vers suivants :

Le monde d'elle seule [France] attend sa délivrance,
 Peuple digne en effet de vaincre les Anglois,
 Livrez-vous tout entier à ces nobles projets,
 Rendez l'Océan libre aux peuples de la terre,
 Et si vous triomphez, respectez l'Angleterre ;
 La liberté, les loix, les vertus, les talents,
 N'y sont point opprimés sous d'absurdes tyrans :
 Modèle des États, l'Europe la contemple,
 L'Univers a besoin de l'avoir en exemple.
 Louons-là ; mais forçons ses citoyens si fiers,
 De perdre l'Amérique et le sceptre des mers.⁴⁰

Bien que les anglophiles aient attaqué les Anglais, ils respectaient toujours l'ennemi. L'intérêt national leur a demandé de libérer l'océan et de regagner la gloire sur la mer. Et personnellement, c'était l'exploit qu'ils voulaient.

Le duc de Chartres, anglomane ardent, trouvait cette guerre comme une chance "plus favorable pour solliciter la place de Grand-Amiral."⁴¹ Bourré d'ambition, il attendait avec impatience le départ pour le front et il l'a réclamé au ministre de la Marine.⁴²

L'exemple du duc de Lauzun montre clairement que son attachement aux Anglais n'empêchait point son zèle militant. Quand la métropole a reconnu officiellement l'indépendance des colonies en mai 1778, il était à Londres dans l'intimité de la cour d'Angleterre. Il a demandé à George III si sa présence à Londres

n'était pas déplacée. Le roi l'a rassuré en disant qu'il pouvait prolonger son séjour autant qu'il voulait. Un mois après, il est rentré en France en éprouvant une amitié solide pour l'Angleterre. A cette occasion, il a amené sa maîtresse anglaise avec la sœur de celle-ci chez lui.⁴³

Cependant, dès son retour, il a engagé la bataille sans hésitation. Il a proposé au ministre de la Marine de fonder la Légion de volontaires étrangers pour combattre l'Angleterre et il voulait en prendre le commandement. Ses vœux ont été comblés en septembre 1778.⁴⁴

Ce n'est que moins d'un mois après son retour que Métra a décrit l'attitude belliqueuse du duc de Lauzun. A propos d'un projet d'attaquer l'Angleterre, quand il est demandé par M. de Montbarrey s'il pourrait faire marcher son régiment à condition de le prévenir quinze jours d'avance, il a répondu orgueilleusement qu'ils marcheront dans trois heures.⁴⁵

En participant à la guerre, il n'oubliait pas de s'exhiber dans le monde de Paris. Selon Métra, le duc de Lauzun "était en Amérique exposé à tant de coups de canon", et un mois après, il "étalait ses grâces dans la galerie de Versailles et aux spectacle de Paris." On n'a pas pu s'empêcher d'admirer ce héros élégant "en pendant à ces deux époques si rapprochées."⁴⁶ Il savait se conduire efficacement pour attirer tous les regards sur ses prouesses.

Pour les anglophiles militants, cette guerre était une chance d'obtenir une décoration d'honneur. Et avant tout, on croyait que ces hostilités étaient une action héroïque et légitime parce que la grande France libérait les esclaves américains de leur métropole tyrannique. Cet idéal était si fort qu'il aveuglait leur anglomanie.

D'ailleurs, les riches oisifs français considéraient fondamentalement cette guerre comme un spectacle palpitant. La *Correspondance* de Grimm note en 1778 une conversation entre un noble français et Benjamin Franklin qui venait à Paris comme représentant de l'Amérique. "Il faut avouer, Monsieur, que c'est un grand et superbe spectacle que l'Amérique nous offre aujourd'hui. – Oui, mais les spectateurs ne paient point..."⁴⁷ Linguet aussi écrit qu'il est singulier que cette guerre semble avoir passé dans un autre globe dès que leur escadre devienne invisible.⁴⁸ La guerre qui se passait par-delà les mers avait peu de réalité pour les civils. On la regardait comme un théâtre ou un roman.

Tandis qu'un petit nombre d'anglophiles craignaient la guerre, d'autres anglophiles en profitaient pour leur honneur ou s'amusaient pour oublier leur ennui.

Conclusion

La liberté que les anglomanes cherchaient dans le Nouveau Continent n'était pas la même qu'ils étaient persuadés de pouvoir trouver dans le pays de leurs rêves? Leur anglomanie et le soutien aux insurgents ne se contredisaient pas, parce que chez eux, l'américanophilie n'était pas un résultat de l'anglophobie mais un autre aspect de l'anglomanie, qui s'appelait le désir pour la liberté.

註

*1 GRIEDER Josephine, *Anglomania in France 1740-1789*, Genève, Librairie Droz, 1985, pp.18-20.

*2 CROÏ Emmanuel Duc de, *Journal inédit du duc de CroÏ 1718-1784*, Paris, Ernest Flammarion, 1906-1907, 4 vol., t.4, pp.90-91.

*3 GRIEDER, *op.cit.*, p.19.

*4 ACOMB Frances, *Anglophobia in France 1763-1789*, Durham, Duke Univ.Press, 1950, p.73, p.87.

*5 LOCKITT C.H., *The Relation of French and English Society 1763-1793*, London, Longmans, Green and Co., 1920, pp.14-15.

*6 ROBINET Jean-Baptiste-René, *Dictionnaire universel des sciences morale, économique, politique et diplomatique*, Londres, Libraires Associés, 1777-1783, 30 vol., t.5 (1778), p.250.

- *7 CAMPAN Madame, *Mémoires de Madame Campan*, Mercure de France, 1988, p.193.
- *8 *Correspondance secrète inédite sur Louis XVI, Marie-Antoinette, la cour et la ville de 1777 à 1792*, Paris, Plon, 1866, 2 vol., t.1, p.7 (9 jan.1777).
- *9 *Ibid.*, t.1, p.13 (24 jan.1777), p.185 (2 juillet 1778).
- *10 LINGUET Simon, *Annales politiques, civiles et littéraires du dix-huitième siècle*, Lausanne, Société Typographique, 1778-1780, 9 vol., t.3, p.514, t.7, p.53, t.8, p.133.
- *11 CAILLOT Antoine, *Mémoires pour servir à l'histoire des mœurs et usages des Français*, Paris, Dauvin, 1827, 2 vol., t.2, p.176.
- *12 PEYSSONNEL Charles de, *Les Numéros*, Amsterdam et Paris, 1782, p.93.
- *13 SÉGUR Louis-Philippe Comte de, *Souvenirs et Anecdotes sur le règne de Louis XVI*, Paris, Fayard, s.d. (vers 1910), p.126.
- *14 DUTENS Louis, *L'Ami des étrangers qui voyagent en Angleterre*, Londres, P.Elmsley, 1787, p.2.
- *15 CROÏ, *op.cit.*, t.4, p.303.
- *16 PEYSSONNEL, *op.cit.*, p.97, pp.104-106.
- *17 ROCQUAIN Felix, *L'Esprit révolutionnaire avant la Révolution 1715-1789*, Paris, Plon, 1878, p.371.
- *18 SOULAVIE Jean-Louis, *Mémoires historiques et politiques du règne de Louis XVI, depuis son mariage jusqu'à sa mort*, Paris, Treuttel et Würtz, 1801, 6 vol., t.3, pp.346-347.
- *19 MÉTRA Louis-François, *Correspondance secrète politique et littéraire, ou Mémoires pour servir à l'histoire des cours, des sociétés et de la littérature en France, depuis la mort de Louis XV*, Londres, J.Adamson, 1787-1790, 18 vol., t.1, p.54 (25 août 1774).
- *20 MAUGRAS Gaston, *Le duc de Lauzun et la cour de Marie-Antoinette*, Paris, Plon, 1895, p.348.
- *21 MÉTRA, *op.cit.*, t.6, p.188 (1 mai 1778).
- *22 SOULAVIE, *op.cit.*, t.3, p.346, p.348.
- *23 BURUMA Ian, *L'Anglomanie, une fascination européenne*, traduit de l'anglais par Denis Griesmar, Paris, Bartillat, 2001, pp.55-57. D'une part, il dit qu'on peut trouver dans le *Préservatif contre l'anglomanie* écrit en 1757 par Fougere de Monbrun la fierté de la culture française et un air dédaigneux de celle anglaise. D'autre part, il cite des noms tels que Linguet, Rousseau, Marat, qui s'étaient opposés aux hommes politiques anglais ou à la Constitution anglaise.
- *24 CLÉMENT Jean-Marie-Bernard, *Petit dictionnaire de la cour et de la ville*, Londres et Paris, Briand, 1788, 2 vol., t.1, p.27.
- *25 LINGUET, *op.cit.*, t.3, p.312.
- *26 *Correspondance secrète, op.cit.*, t.1, p.148 (18 mars 1778).
- *27 *Ibid.*, t.1, p.7 (9 jan.1777).
- *28 LINGUET, *op.cit.*, t.3, p.143.
- *29 MÉTRA, *op.cit.*, t.6, p.7 (7 fév.1778).
- *30 BACHAUMONT Louis Petit de, *Mémoires secretes pour servir à l'histoire de la république des lettres en France, depuis 1762 jusqu'à nos jours*, Londres, Gregg, 1970, 36 vol., t.12, p.102 (5 sept.1778).
- *31 SOULAVIE, *op.cit.*, t.3, p.355.
- *32 *Ibid.*, t.3, p.412.
- *33 MÉTRA, *op.cit.*, t.6, p.305 (2 juillet1778).
- *34 DU DEFFAND Marie, *Lettres de la marquise du Deffand à Horace Walpole, écrites dans les années 1766 à 1780*, nouvelle édition, Paris, Librairie de Firmin Didot Freres, Fils et C^{IE}, 1864, 2 vol., t.2, p.152 (19 nov.1775), p.231 (18 déc.1776), p.303 (fév. 1778).
- *35 *Correspondance secrète, op.cit.*, t.1, p.67 (21 juin 1777), p.122 (26 déc.1777).
- *36 SOULAVIE, *op.cit.*, t.3, p.410.
- *37 LA TOUR DU PIN Marquise de, *Journal d'une femme de cinquante ans, 1778-1815*, Paris, Librairie Chapelot, 1913, 2 vol. t.1, p.165.
- *38 MORELLET Abbé, *Lettres de l'Abbé Morellet à Lord Shelburne, depuis Marquis de Lansdowne, 1772-1803*, Paris, Plon, 1898, p.110 (5 jan.1777).
- *39 ACOMB, *op.cit.*, p.79.
- *40 *Le Courrier de l'Europe ou Mémoires pour servir à l'histoire universelle*, t.4, no.33, p.266 (23 oct. 1778), Gudin de la Brunellerie, "Épître à mon ami Mr. de Beaumarchais".
- *41 *Vie privée ou Apologie du très-sérénissime Prince Monseigneur le Duc de Chartres, par une Société d'Amis du prince, à cent lieues de la Bastille*, 1784, p.35, p.38.
- *42 MÉTRA, *op.cit.*, t.6, p.188 (1 mai 1778).

- *43 MAUGRAS, *op.cit.*, pp.162-163.
- *44 *Mémoires du duc de Lauzun, Général Biron*, éd. Jean-Jacques Fiechter, Olivier Orban, 1986, p.33.
- *45 MÉTRA, *op.cit.*, t.6, p.188 (1 mai 1778).
- *46 *Ibid.*, t.12, p.158 (21 nov. 1781).
- *47 GRIMM Friedrich Melchior, *Gazette littéraire ; histoire, littérature, philosophie ; 1753-1790*, Paris, Eugène Didier, 1854, p.274.
- *48 LINGUET, *op.cit.*, t.6, p.282.

(2007年12月1日受理)